

Mais cet homme, lâche et sans vergogne, calculait tout ce qui pouvait blesser et irriter son ennemi, espérant mettre ainsi plus de chances de son côté.

La Saint-Gaudens, sa complice, avec cette inconscience dans le bien comme dans le mal, qui domine certaines femmes, avait cru faire acte de simple bravade en s'affichant ainsi.

Cependant, quand elle aperçut le lieutenant, le rougeur lui monta au front, elle se rejeta dans le fond de sa voiture et répondit à peine aux adieux de M. de Veindel. Elle n'eut rien de plus pressé que de repartir.

M. de Veindel, d'ailleurs, n'avait pas de temps à perdre.

La dernière minute était arrivée, les voyageurs ne seraient certainement pas partis, s'ils n'avaient pas retenu des coupés pendant la journée.

Ils n'avaient pas de bagages. Une paire d'épées dans chaque camp, une trousse pour chaque chirurgien. C'était tout.

Les voyageurs prirent place séparément, quatre par quatre, dans un coupé différent, et le train partit.

Les uns et les autres étaient préoccupés et, pour éviter de parler du duel, ils s'isolèrent chacun dans un coin et s'endormirent ou, tout au moins, firent semblant de dormir.

Il avait été convenu que, au lieu de s'arrêter à la frontière, où la présence de huit personnes éveillerait des soupçons, on pousserait jusqu'à Bruxelles.

La capitale de la Belgique est une grande ville où il est très facile de passer inaperçu. Le général avait télégraphié à un de ses amis de choisir un terrain et de tout préparer pour huit heures du matin.

Cet ami attendait les voyageurs à la gare, où le train arrive à cinq heures. Les témoins arrêtaient leurs dernières dispositions, et chacun des groupes se rendit dans l'hôtel voisin pour se reposer jusqu'à l'heure de la rencontre.

M. de Veindel déjeuna d'un bon appétit, par forfanterie sans doute.

M. Lefrançois, plus sage et moins soucieux de faire le bravache, alla prendre un bain et se contenta ensuite de manger deux biscuits trempés dans du vin de madère. Enfin le moment solennel arriva.

Tous les intéressés, sous la conduite du vieil ami du général, se rendirent dans un petit bois admirablement disposé pour en découdre.

Les arbres n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles; le temps était doux, le soleil levant était caché par de légers nuages, assez brumeux pour que les rayons n'éblouissent aucun des adversaires, trop menus pour que la pluie fût à craindre.

Le lieu du combat avait été choisi par un homme habitué aux armes. C'était un tout petit plateau plat, bien uni, dont le terrain battu permettrait toutes les attaques et toutes les ripostes.

Les témoins marquèrent les places, choisirent les épées et les mesurèrent.

Les adversaires prirent place et reçurent leur armes, après avoir serré les mains de leurs témoins. Le général, renouvelant une tradition touchante, avait embrassé solennellement et comme béni son jeune ami, ce qui fit monter au cerveau de M. de Veindel un flux de sang et de rage.

Tous les préparatifs étant réguliers, le général, en sa qualité de doyen d'âge, prononça le sacramentel.

—Allez, messieurs!

Les fers furent croisés.

Mais aussitôt M. de Veindel, abaissant son épée, dit : —J'ai une condition à vous proposer, monsieur.

Les témoins se rapprochèrent pour interposer leur autorité.

M. Lefrançois vit le mouvement et, craignant quelque discussion, s'empessa de répondre :

Bien qu'il soit malséant de parler les armes à la main, dites, monsieur.

M. de Veindel, irrité par ces paroles qui contenaient à la fois une leçon et une preuve de mépris, ajouta d'un ton de menace :

—C'est que celui des adversaires qui désarmera l'autre aura le droit de le tuer.

—Vous êtes un misérable, monsieur, ajouta le lieutenant. Mais je ne recule jamais sur le terrain... allez!

Et avant que les témoins eussent eu le temps d'intervenir, les épées furent croisées de nouveau.

Légendaire tiraillait ses moustaches avec fureur et regardait les témoins de M. de Veindel de telle façon qu'ils s'empressèrent de protester sur l'honneur de leur ignorance déclarant qu'ils n'auraient pas consenti à l'assister.

Cela calma un peu le vieux brave, qui se mit à suivre avec attention le cliquetis des armes.

Les deux adversaires étaient d'égale force. En ce moment, ils ne cherchaient qu'à s'enlever mutuellement leur épée.

Tout à coup, un cri rauque sortit du gosier de M. de Veindel.

Son arme venait d'être envoyée à dix mètres.

Et M. Lefrançois marchait sur lui l'épée haute et menaçante.

Les témoins se rapprochèrent de nouveau, haletants de curiosité cette fois.

Ils savaient bien que le lieutenant était trop réellement courageux pour profiter de son avantage, et ils étaient désireux de ne rien perdre des suites de cet incident, qu'ils n'avaient pu empêcher.

M. Lefrançois, l'épée sur la gorge de son adversaire, dit :

—J'ai le droit de vous tuer.

M. de Veindel, pâle comme un mort, répondit d'une voix tremblante :

—Oui, frappez...

L'officier, sans abandonner son attitude menaçante :

—Croyez-vous donc que je sois un assassin?...

Ecoutez, messieurs, et apprenez à connaître cet homme...

M. de Veindel, le vif, l'élégant cavalier, le beau joueur, savez-vous ce qu'il a fait?... Il est entré dans la vie en commettant le plus monstrueux des crimes... Il a tué son père, qu'il a précipité du haut d'une falaise d'Étretat...

—Tu mens! hurla le misérable... tu mens!

—M. de Veindel, reprit l'officier sans s'arrêter à cette insulte, M. de Veindel, que vous traitiez en homme d'honneur, est devenu l'instrument d'une femme perdue de vices et aveuglée par la haine... Il a essayé de détourner de ses devoirs d'épouse la femme de son ami, M. d'Humbart... Cette femme avait été témoin de son crime... Liée par un serment, elle s'était tue, mais pour repousser le séducteur, elle a eu l'imprudence de l'appeler parricide... M. de Veindel que voilà est l'assassin de Mme d'Humbart...

Les paroles vibrantes du lieutenant étaient autant de sanglantes injures qui frappaient en plein visage son indigne adversaire... Celui-ci écuma de rage, ses yeux s'injectaient de sang, il piétinait sur place, ses dents étaient convulsivement serrées, il était hideux.